

# Les conditions de possibilité d'une posture critique en SIC

par ROBERT Pascal « [pascal.robert@univmed.fr](mailto:pascal.robert@univmed.fr) »  
- MCF HDR, Université d'Aix-Marseille II et IEP d'Aix

La posture critique ne relève en rien de l'évidence, elle est le produit d'une construction, entre son rejet et une toujours possible imposture critique. C'est pourquoi il convient aujourd'hui de réfléchir à ses conditions de possibilités de production en SIC. Nous en proposons huit : nous revenons d'abord sur sa justification politique (liée au contrat politique de notre modernité) ; puis nous embrayons sur la nécessité d'un véritable discours de la méthode, indispensable pour nous extraire de l'essayisme ; ensuite nous soulignons la nécessité de ne pas confondre la posture critique du scientifique avec celle que l'on est tenté d'accorder aux acteurs ; de même convient-il de ne pas confondre l'approche par l'usage ou la sociologie de l'imaginaire avec une posture critique ; nous en appelons enfin à une indispensable relativisation des logiques d'acteurs et surtout à la constitution d'un espace intellectuel qui n'oppose plus mais réarticule critique et modélisation (conceptuelle) ; nous concluons sur le respect du travail critique.

*Mots-clés* : posture critique, politique moderne (contrat), méthode (discours de la), modélisation, usage, imaginaire, acteurs.

The critical point of view is not obvious. So we need to think about its conditions of possibility. We see eight conditions : its political justification (linked to the modern political contract), the need of a discourse upon the method, the difference between the critical point of view of the sociologist and those of the actors, avoiding the confusion between the critical point of view and the sociology of "usage" or the sociology of "imaginaire", to relativise the logic of actors, the articulation of the critical point of view and conceptual design and the respect of the critical work.

*Keywords* :

## Justification politique de la posture critique

L'existence même d'une posture critique ne peut se justifier de l'intérieur même d'une discipline à vocation scientifique. Car son assise relève d'une question beaucoup plus large et beaucoup plus fondamentale, à laquelle elle ne peut échapper puisqu'il ne s'agit de rien moins que du contrat politique de notre modernité. Ce contrat exige de facto une vision laïcisée de la société et de la politique. Il s'agit moins de renier Dieu dans l'absolu (car il peut toujours trouver refuge dans les consciences et dans les lieux dédiés au cultes) que de participer à la construction d'un espace public au sein duquel nos sociétés détranscendantalisées pourront travailler à produire les outils de connaissance de leur connaissance d'elles-mêmes et engendrer des systèmes de pensées et d'argumentation susceptibles de les aider à se forger, dans le débat contradictoire lui-même, une idée partagée de leurs propres fins (à moins, et le risque existe, qu'elles ne se crispent dans une opposition inconciliable versant dans une véritable guerre civile).

C'est pourquoi nos sociétés ont multiplié les outils de représentation de la société par elle-même (philosophie politique, parlements, presse, statistiques, enquêtes pré-sociologiques, sociologie et sciences sociales etc.). La posture critique participe pleinement de ce mouvement en lui offrant, qui plus est, une forte dimension réflexive à propos tant des outils qui sont ainsi créés et mis en place, que de la structure et de l'évolution de la société, afin d'éviter de tomber à nouveau dans le piège qui consiste à faire croire que le réel advenu

(dont on oublie la construction sociale) n'est pas un possible parmi d'autres, mais le seul possible et même le plus désirable (puisque voulu par Dieu).

On peut en effet, produire une connaissance de la société par elle-même qui ne soit en rien critique, dès lors qu'elle se contente de donner une image de la société, en s'interrogeant certes sur la méthodologie qui a permis de la construire, mais sans s'interroger pour autant sur ce qu'elle donne à voir, ouvrant sur une confusion de ce qu'elle révèle, et qui reste un possible toujours contestable, avec une supposée vérité. C'est pourquoi, à nos yeux, toute science sociale doit non seulement s'adosser à ce contrat politique, mais être pleinement consciente de son geste et l'assumer. Nos Sic comme les autres disciplines, sauf à devenir des chambres d'enregistrement du réel et ainsi trahir le contrat politique de la modernité. Mais cette posture critique ne relève en rien de l'évidence. Elle est elle-même construite et peut ainsi prêter à *l'imposture critique*, c'est-à-dire faire croire à l'adoption d'une posture critique, prendre la pose critique, sans véritablement l'être, c'est pourquoi il nous faut réfléchir aux conditions de possibilité d'une telle posture critique.

Nous proposons un jeu de huit conditions (incontournables, sans forcément prétendre à l'exhaustivité) pour l'atteindre -y compris celle de la justification politique assumée.

### **Discours de la méthode et posture critique**

La posture critique exige, nous l'avons vu, d'une part de reconnaître son fondement politique et de l'assumer, mais également un lourd travail de construction de sa justification théorique. Autrement dit, la posture critique ne peut se déployer qu'après la présentation de son assise théorique. Elle ne relève donc pas de quelque lubie de son auteur, aux critères flous et changeants, mais au contraire d'une position clairement définie, cohérente et stable. Bref, il faut un discours de la méthode (quel qu'il soit). D'ailleurs la présence d'un tel discours dépasse la seule justification de la posture critique. Une discipline à vocation scientifique peut-elle accepter que ses livres phares relèvent encore massivement de la catégorie de l'essai, quand bien même s'appuieraient-ils sur une documentation considérable et manifestement maîtrisée ? Essai, parce que le système conceptuel reste léger et relativement flou et que l'on ne nous présente jamais la fabrique épistémologique de l'ouvrage. La notion même de communication est trop molle pour qu'elle ne soit pas manipulée avec de grandes précautions épistémologiques, afin d'éviter les confusions ou à tout le moins les glissements de sens mal contrôlés.

Autrement dit, c'est la labilité même de notre « objet » (pour autant qu'il le soit effectivement) qui exige de nous la construction de réseaux conceptuels solides susceptibles de s'en saisir et de le maîtriser. Cette posture épistémologique là n'est en rien un luxe –alors même qu'on le récuse souvent comme discours de généralités creuses-, c'est l'assurance que nous nous donnons à nous même d'abord et aux autres ensuite, du contrôle de la qualité de la vocation scientifique de nos productions. Indispensable à toute approche, elle l'est encore plus à toute perspective critique, car celle-ci doit s'assumer en tant que tel, et donc assumer le lieu à partir duquel elle parle et l'explicitier à son lecteur. Ce qui exige donc une objectivation de ce lieu au travers d'un discours qui articule la strate politique (le contrat politique de la modernité) et la strate épistémologique (qui rend visible non seulement la problématique, mais les moyens, les modes de raisonnements et de modélisation qui permettent de la traiter).

C'est pourquoi nous ne pouvons faire l'économie d'une sorte de contrat –qui ne doit peut-être pas resté implicite d'ailleurs- avec nos lecteurs (et d'autant moins que nous sommes,

pour des raisons liées à l'économie de l'édition, de plus en plus à nous-mêmes nos propres lecteurs) dans lequel nous nous efforçons de ne pas laisser dans l'ombre le mode de construction de nos productions, à condition qu'il fasse l'effort de les lire et qu'il les accepte comme incontournable dans l'établissement de leur valeur même au lieu de les rejeter comme un verbiage lourd et inutile. Car, encore, fois, seule sa présence permet de séparer ce qui relève de l'essai de ce qui relève du travail à vocation véritablement scientifique. Autrement dit, il nous faut non seulement accepter mais revendiquer que la science soit lourde dans son texte-même. Ce qui contrevient, j'en ai bien conscience, à l'économie actuelle de l'édition qui exige tant dans l'écriture que le volume, que l'on fasse léger (essai), et n'autorise le « gros » que dépossédé de son appareillage scientifique (le manuel). Il y a là des choix à assumer –collectivement et individuellement- dès lors que visibilité et scientificité ne sont plus en adéquation.

### **Savoir pratique et sociologie**

C'est aussi grâce à ce discours de la méthode que l'on en viendra à ne plus confondre des options (techniques notamment) ou des désaccords locaux, avancés par des acteurs, avec une posture critique. Car les acteurs, sauf s'ils sont eux-mêmes sociologues (ou spécialistes de sciences sociales), n'ont généralement ni le temps ni le goût à la construction d'une position théorique cohérente et forte (à charge sinon au chercheur de le montrer). De même qu'il est absurde de prétendre que les acteurs ont leur propre sociologie, il est absurde de parler de leur posture critique. Certes, les acteurs possèdent bien évidemment une représentation, souvent fouillée et subtile, du monde dans lequel ils vivent et notamment des autres acteurs (et même parfois une représentation du chercheur en sciences sociales). Savoir indispensable pour évoluer de manière efficace et pertinente au sein de ce monde. Mais il ne s'agit pas d'une sociologie, sauf à brouiller (volontairement ?) les catégories. Nous avons tous une représentation de notre forêt préférée, sans pouvoir être qualifiés d'ingénieur des eaux et forêts.

Certains ont même des connaissances poussées (des champignons par exemple), acquises sur le tas, éminemment respectables, mais qui ne sont pas du même ordre que les connaissances scientifiques. Autrement dit, il est pour le moins douteux que le sociologue participe à la confusion en qualifiant de sociologie (discipline à vocation scientifique) un savoir-faire pratique qui nous permet à tous d'évoluer au sein de notre société et de son environnement. Cette dé-qualification de son expertise par l'expert lui-même, ne verse-t-elle pas dans une sorte de masochisme de la rédemption, comme si le sociologue volait quelque chose à la société, qu'il lui rend sous la forme de cette auto-disqualification de son propre savoir ? Attitude doublement improductive : le profane n'y gagne rien –puisque le sociologue ne sait rien de plus que lui et même apprend de lui ; le sociologue non plus qui, à force d'une excessive pseudo-modestie épuise sa propre légitimité.

De la même manière les acteurs se lancent effectivement dans des controverses, ils ont des différends. Et les forums de discussion d'internet regorgent de ces arguments de justification de telle ou telle option technique, sous couvert parfois d'une justification politique. Controverse oui, différend, oui, opposition, oui, critique, au sens où nous devons, de manière assez stricte, employer le terme, non. Non, parce que dans ce cas la posture politique est mue plus par les « passions » (comme le disait avec force le XVIII<sup>e</sup>s) que par une théorie (quelle qu'elle soit) ; non, parce que les options techniques sont souvent rabattues sur les options politiques, qui ainsi les justifient, sans donner véritablement lieu à une critique de la technique (où l'on s'enferme par exemple dans ces oppositions stériles à qualifier telle informatique de gauche

(celle de la micro et du logiciel libre) ou de droite (celle des grands systèmes et des logiciels propriétaires) oubliant ce qu'il y a d'informatique dans les deux cas).

## **Ne pas confondre approche par l'usage et posture critique**

Certains croient assez volontiers que décrypter les usages d'une technique équivaut à l'adoption d'une posture critique face à cette technique. Dénoncer sempiternellement le déterminisme technique, comme en une imprécation rituelle, vaut peut être posture critique face à des discours de thuriféraires aux thématiques marketing excessives. Mais partir du principe que ces discours décriraient en quelque sorte le fonctionnement réel de la technique dans notre société, c'est lourdement se tromper, et ce doublement :- se tromper sur ces représentations d'une part, dont on ne comprend pas la fonction qu'elles remplissent : décliner les différentes thématiques (par exemple de l'ordinateur au service de la justice ou des handicapés ou du sport etc.) laisse croire que ce discours nous apprend véritablement quelque chose sur l'informatique. Or, il n'en n'est rien, ce discours n'est pas là pour poser des cadres d'intelligibilité, mais inversement pour empêcher que les vraies questions politiques et éthiques ne soient posées.- se tromper sur ce que la technique fait à notre société : autrement dit, ce n'est pas parce que ce n'est pas la révolution absolue que les transformations en cours ne sont pas considérables ! Il en va donc d'un véritable conditionnement technique de notre société, qu'il s'agit de comprendre dans ses mécanismes propres.

Or, l'une des plus graves limites de l'approche en terme d'usage c'est justement qu'elle reste *face* à la technique, sans jamais réellement s'y frotter. C'est ainsi faire l'économie d'un véritable travail théorique sur la technique, alors que l'usage se soutient d'une théorie de la méthodologie d'approche de ses terrains (c'est-à-dire de ce que les gens disent faire (ou font) de la technique), ce qui est tout autre chose. C'est pourquoi d'ailleurs l'usage saute allégrement d'une technique l'autre depuis les années 70, sans véritablement intégrer ses connaissances. Dans une sorte de déterminisme technique insu, elle suit l'évolution technologique, heureuse de rencontrer un échec qui la conforte, tout en se nourrissant des réussites qui l'alimentent en nouveautés. La technique n'est pas égratignée, elle n'est pas interrogée, on lui demande seulement de ne pas oublier l'utilisateur, la « critique » s'arrête là. Ingénieurs et hommes de marketing l'ont bien compris qui s'inspirent (ou le font croire), de ces analyses pour faire passer encore plus facilement toujours plus de technique. Car à se concentrer sur les seuls acteurs en situation, l'usage manque les mouvements de fonds et leur dimension profondément politique.

## **Relativiser les logiques d'acteurs**

Relativiser et non pas récuser bien entendu. Car si l'on en reste au seul niveau des acteurs on ne voit que des stratégies ou des conflits de stratégies, locaux, et l'on ne voit pas les mouvements de fond. A ne pas les voir on suppose volontiers qu'ils n'existent pas, qu'il ne s'agit que de vues de l'esprit, de chimères qu'ils convient de ne pas chercher, de ne pas traquer. A ne pas construire les instruments qui permettraient de les détecter d'ailleurs, on risque d'autant moins de les rencontrer et de les mettre en évidence. On renforce par là même, dans un mécanisme connu de prophétie auto-réalisatrice, la négation de leur existence, qui, à son tour, en vient à légitimer la condamnation a priori de toute tentative de repérage. Où l'on rejoue en quelque sorte la vieille querelle des universaux.

C'est pourquoi les acteurs et leurs stratégies devraient être toujours *situés* dans le contexte de *points de vue plus larges et globaux*. L'acteur et sa stratégie ne sont en quelque sorte que les symptômes d'un tel point de vue. Ils l'expriment localement, le donnent à voir et le confirment, participant ainsi à sa construction. Mais les points de vue doivent primer, car ils peuvent emporter différents acteurs (par le type, leurs positions sociales, voire parfois leurs stratégies) qui, pourtant, s'alignent tous à un même point de vue, mais à l'échelle globale. Autrement dit, deux acteurs aux stratégies apparemment divergentes, voire opposées, peuvent néanmoins participer pleinement à la réalisation d'un même point de vue : lorsqu'un journaliste annonce que nous sommes tous fichés, que nous entrons dans un monde de la surveillance généralisée et systématique sur le mode du « faire peur », il ne participe pas plus que les hommes et femmes du marketing à notre compréhension de ce qui se passe. Il inverse simplement les signes, le positif, systématiquement positif chez les uns devient un négatif, systématiquement négatif chez les autres.

Bref, dans un tel cas, on joue à se faire peur, ce qui permet une sorte de pseudo lucidité du système sur lui-même, qui évite et empêche un véritable questionnement beaucoup plus riche et subtil. Au niveau du seul acteur on constate deux stratégies radicalement différentes, alors que globalement ils nourrissent le même point de vue.

### **Ne pas confondre les approches en terme d'imaginaire avec une posture critique**

Car, à l'image de l'usage, l'imaginaire vise à rester à bonne distance de la technique. On est toujours *face* à la technique. Simplement, au lieu d'en appréhender l'usage on va chercher à en cerner l'imaginaire. Or, le plus souvent la notion est employée de telle manière qu'elle n'est en rien un outil de questionnement, mais bien une réponse toute prête, disponible autant que de besoin. Au lieu de s'interroger sur la relation, fondamentale, entre le symbolique (qui est très différent de l'imaginaire) et la technique, on agite à tout va le drapeau de l'imaginaire de la technique. Car il ne s'agit pas véritablement de s'interroger sur la possibilité pour une technique et/ou la technique d'avoir un imaginaire, sur ce que cela signifie, mais de convoquer la notion, sans autre forme d'inventaire ou presque, afin qu'elle puisse dire dans son langage une technique qui semble échapper non seulement à la société mais également au sociologue. L'imaginaire charrie avec lui en général des notions au moins aussi complexes que celles d'utopie, de mythe ou d'idéologie.

Or, ces notions sont chargées d'un tel passé, que l'on en vient souvent à les réduire à des définitions minimales mais praticables et à les appliquer sans autre forme de procès à des discours actuels portant sur les TIC. On suppose donc par ce geste que des catégories, anciennes et éminemment complexes, discutée depuis des siècles par une littérature elle-même singulièrement complexe et les meilleurs esprits, doivent constituer a priori et de manière évidente de bons outils d'analyses de cette réalité singulièrement originale que constituent les TIC. Il est possible en effet que ce soit dans les vieux pots que l'on fasse les meilleures soupes, à conditions toutefois qu'ils s'agissent véritablement de faire de la soupe, sans quoi le pot peut se révéler fondamentalement inadapté. Or, justement voilà ce qui n'est jamais montré. Ce qui signifie que nous nous trouvons face à une démarche du type : « c'est parce que c'est dans le pot que c'est (donc) de la soupe », même si tel n'est pas le cas.

Autrement dit, parce qu'on inclut tel discours sous l'étiquette imaginaire, c'est donc de l'imaginaire. Il n'est dès lors besoin d'aucune démonstration : l'étiquetage s'y substitue. De quoi est-il réellement question : on ne le sait, puisqu'on ne pose pas la question (à quoi bon puisque l'on est censé déjà posséder la réponse ?). D'où, a contrario, la nécessité de chercher à comprendre ces discours pour eux-mêmes et ce à quoi ils servent dans notre société. La démarche en terme d'imaginaire reste de facto pleinement dépendante de la

technique, puisqu'il s'agit de l'imaginaire de telle ou telle technique et non de problématiser une relation qui ne va pas de soi.

Sauf, justement, à cacher ainsi qu'elle ne va pas de soi et faire croire le contraire. Le problème de la relation réglé, ne reste effectivement que la description des différents imaginaires des différentes techniques. Tant que tournera le moulin technique, il alimentera celui de l'imaginaire. L'ingénieur, le marketeur et le sociologue dès lors s'alignent de facto sur une même longueur d'onde : acteurs aux stratégies apparemment différentes, ils expriment tous un même point de vue. La posture n'est manifestement pas critique.

## **Critique et modélisation**

Aujourd'hui toute posture critique ne peut se suffire à elle-même ; elle doit entrer en dialogue avec un travail de modélisation. Autrement dit, la critique ne peut se contenter de rester en face de la technique, de la dénoncer sans véritablement la penser et élaborer les cadres de son intelligibilité. Il ne s'agit plus de faire de la critique pour faire de la critique, et supposer ainsi avoir sauvé son âme, mais bien de prendre le risque d'essayer de comprendre ce que l'on critique, non dans les termes de la technique en question, ni dans les seuls termes de la critique, mais avec un vocabulaire et des concepts différents, susceptibles d'entrer en dialogue avec la posture critique, voire avec l'approche technique elle-même. Il s'agit donc d'élaborer un réseau de notions qui se trouvent en quelque sorte à mi-chemin entre la technique (et qui, parfois, s'en inspire) et la critique (sous la vigilance de laquelle elle s'exprime).

Bref, il nous faut fonctionner dans un espace en tension entre modélisation et critique de la technique, qui ne sacrifie aucune des deux à l'autre. Ce qui signifie que la modélisation ne peut être elle non plus une fin en soi. Nous ne sommes pas en sciences dures. Mais nous sommes néanmoins engagés dans une démarche à vocation scientifique. Ce qui veut dire qu'il nous faut à la fois modéliser (mais à l'aide d'une modélisation conceptuelle), tout en inscrivant cette modélisation au service d'une pensée. Car il s'agit bien de cela au final : penser les TIC. Les penser pour dire justement cette nécessaire dialectique entre critique et modélisation.

Car se contenter de critiquer la technique, de loin, c'est désamorcer progressivement l'effet critique lui-même : parce qu'elle laisse la technique intacte, puisque le sociologue a peut être observé comment les gens se la réapproprie tout en oubliant de se la réapproprier à travers des catégories propres, nouvelles et adaptées. Une critique qui ne sait pas dire à sa manière la technique en reste à « sauter comme un cabri », bientôt disqualifiée comme cassandra tout juste bon à rabâcher ses imprécations... Elle ne pense pas, pas plus que la technique, l'une fait, l'autre condamne, comme dans un vieux couple où l'on se renvoie la balle. Qu'y gagne-t-on à terme en compréhension ?

Mais une telle critique ne peut dire la technique dans le jargon même de la technique, c'est pourquoi il lui faut inventer un ensemble de notions articulées qui lui permette de l'exprimer à travers ses propres catégories. Ce qui exige de s'extraire de la pure posture critique, de se risquer à innover intellectuellement, à proposer et pas seulement à dénoncer. Mais la modélisation reste sèche si elle croit se suffire à elle-même. Ce n'est justement que sous l'œil et la vigilance de la critique qu'elle permet d'embrayer sur une pensée. Mais une telle pensée n'est pas à entendre comme l'expression d'un projet philosophique. Elle ne peut s'insérer dès lors que dans un projet politique, celui-là même qui fonde notre modernité politique : construire une société qui se connaisse elle-même pour se gouverner elle-même,

une société qui connaisse donc –et sur un mode ainsi pleinement politique- ses artefacts, et ne se contente pas de les regarder tourner ou l’envahir.

Enfin, il faudrait éviter de soumettre le prétendant à la posture critique à l’argument classique : d’où parle-t-il pour critiquer, d’où tient-il ce savoir qui le différencie, dans une honteuse prétention, de monsieur tout le monde ? La réponse est en définitive très simple (même si, dans le cadre de la pression d’une soutenance de thèse ou d’HDR, il n’est pas toujours facile de la donner à entendre) : du travail, de la (ou des deux) décennie(s) que le critique a passé à réfléchir, à s’informer, à discuter, à penser, à construire, à tester. Si au terme d’un tel effort il n’en sait pas plus que monsieur tout le monde, n’est-il pas dès lors justifié que ce même monsieur tout le monde demande à quoi servent ses impôts ?

### **Eléments de bibliographie**

Flichy, Patrice, 2001, *L’imaginaire d’internet*, La découverte.

Jeanneret, Yves et E. Souchier, 2002, La communication médiatisée est-elle un « usage » ? Communication et Langages n°132.

Jouet, Josiane, 2000, Retour critique sur la sociologie des usages, Réseaux n°100.

Robert, Pascal, « Confiance, technique et justification, le rôle du macro-techno-discours informatique dans l’établissement d’un « climat de confiance » », Quaderni, n°46, Hiver 2001-2002, Paris.

Robert, Pascal, 2008, *Penser les TIC, la contribution du modèle CRITIC*, éditions Hermès (version remaniée de : *Le modèle CRITIC*, Habilitation à diriger des recherches, sous la direction d’Y. Jeanneret, Université Paris-IV-Sorbonne, Paris, 2004).